

AVANT-PROPOS

À ma fenêtre

J'ouvre les volets de ma chambre. La maison est située sur une colline. À l'est, le soleil s'élève encore timidement au-dessus de l'horizon. Autour de moi, la vue se perd à l'infini. Je me sens comme fondu, en accord total avec le paysage qui se dégage de la brume et j'ai le sentiment de me noyer en lui, comme il m'arrive parfois de me perdre, bercé au rythme d'une symphonie. Est-ce là ce sentiment «océanique» dans lequel Romain Rolland voyait comme une ouverture à la prière? Puis je me ressaisis et me demande ce qui me permet de me distinguer de tout ce qui m'entoure. Tout cela n'est-il pas illusion des sens, rayons de lumière transmis à ma rétine et construction de mon cerveau?

Je commence cependant à détailler le spectacle qui s'étend autour de moi. Sur ma gauche, dominant le paysage, une statue de la Vierge, érigée à la suite d'un vœu: elle semble veiller sur le village qu'elle aurait protégé pendant la dernière guerre. Un instant, je suis envahi par les souvenirs qu'évoque en moi cette période. Mais voici que mon regard se déplace. Devant moi s'étend la prairie familière où se dresse le cèdre que j'ai autrefois planté. Plus bas, je devine un ruisseau caché dans la verdure. Et je songe aux promenades que j'ai faites sur ses bords en compagnie de personnes aujourd'hui absentes ou disparues. Un peu plus loin, sur l'autre versant de la vallée, des lieux-dits et des hameaux dont les familles du pays portent toujours les noms. Mais voici qu'à droite deux montagnes jumelles se révèlent peu à peu. L'une s'appelle le Dunet. Elle est couverte d'une forêt cernée d'un chemin, anorma-

lement large et bordé de murets en pierre auxquels sont accotés les vestiges d'une énorme citerne. Cet ensemble indique à qui sait l'interpréter qu'il y avait là autrefois un oppidum gaulois couronné d'une mystérieuse construction. Puis mes yeux se portent sur l'autre sommet – celui du Dun. Je revois en mon esprit les éboulements de pierres qui permettent de retracer l'emplacement des murailles et des tours effondrées d'une puissante forteresse médiévale. Au centre de celle-ci, sans doute à la place d'un très ancien donjon, une église romane, aujourd'hui soigneusement restaurée, domine le pays; elle contient encore les statues de deux saints protecteurs, qui, d'après la légende, ont jadis rejoint le sanctuaire en ruine alors qu'on les avait abritées un peu plus bas dans l'église du village voisin. Aujourd'hui, les petites fées, les «fayettes», qui demeuraient dans les bois tout proches, seraient allées se réfugier sur une hauteur voisine – des trous en forme d'écuelles où elles prennent leurs repas quand personne ne peut les voir ne parsèment-ils pas la surface d'un rocher? Plus bas, hors de ma vue, je me représente les restes d'un château détruit pendant la dernière guerre; la colonne brisée où sont inscrits les noms des résistants tués à cet endroit, voisine avec une chapelle au pied de laquelle coule une source miraculeuse; un gobelet d'étain y attend les femmes stériles. Un peu partout, à la croisée des chemins, enfin, des croix dressées au XIX^e siècle par des familles en mémoire de leurs défunts et des oratoires dédiés à la Vierge donnent un sentiment d'omniprésence du sacré qui s'affirme avec d'autant plus de force qu'il n'a pas besoin de parole pour se révéler. Et je me prends à imaginer, comme beaucoup de ceux qui m'ont précédé là, que ces arbres, ces sources, ces collines, ou encore certaines pierres aux aspects surprenants incarnaient des puissances supérieures, et que la nature était peuplée d'êtres aux pouvoirs mystérieux qui se dérobaient devant les hommes ou se révélaient à eux brusquement – tels les nymphes et les faunes de la mythologie grecque, et, plus tard, ces diables que certains croyaient parfois avoir vu surgir au détour d'un chemin creux. Ainsi les conceptions animistes d'autrefois se réveillent-elles au fond de moi-même.

Ce soir, cependant, lorsque le soleil achèvera son parcours, son disque rouge disparaîtra, le Dun et le Dunet prendront des allures

mystérieuses et apparaîtront comme des espaces chargés de pouvoirs secrets. Or, je me le rappelle, les Anciens tenaient le soleil pour un dieu survolant chaque jour sur son char l'espace terrestre, et les hommes cherchèrent de tout temps à connaître leur sort et à interpréter les volontés de l'au-delà en interrogeant la voûte céleste – les Akkadiens n'appelaient-ils pas les constellations célestes « l'écriture des cieux¹ » ? Et convient-il de s'étonner si les éclairs et le tonnerre qui résonne si souvent le soir de lieu en lieu dans ce paysage, ainsi que la foudre qui a frappé plusieurs fois ma demeure, apparaissaient dans ces temps lointains comme le signe du mécontentement des puissances d'en haut ?

Tout cela nous aide à comprendre que les terres exercent parfois une fonction textuelle aux yeux des tribus primitives dont elles constituent le berceau et le cadre de vie, comme Donald McKenzie l'a signalé dans le cas des Arandas, des aborigènes d'Australie. Pour ceux-ci, rocs, grottes et arbres prennent une signification totémique et remplissent dans les traditions orales une fonction narrative spécifique : ils servent de supports précis à la représentation, au contenu descriptif et à la portée symbolique d'un récit². De même, des générations de Gallois ont voulu enraciner dans leur sol les noms des héros de leurs légendes, si bien qu'on retrouve par exemple dans la plaine côtière du Lein, au sud du détroit d'Anglesey, des toponymes inspirés par les événements du Mabinogi de Math où il est possible de discerner le rappel symbolique de l'idéologie trifonctionnelle indo-européenne.

Ainsi le livre de la nature, si souvent évoqué par les écrivains et les philosophes³, a toujours été pour les hommes instrument de ressouvenance, moyen de susciter l'imagination, mais aussi source de questionnement. Car l'esprit se satisfait mal des souvenirs isolés, il a besoin de les relier et de les matérialiser en des ensembles. C'est pourquoi il a créé de tout temps des lieux de mémoire, hors

1. René LABAT, « L'écriture cunéiforme et la civilisation mésopotamienne », *Centre international de synthèse. L'écriture et la psychologie des peuples*, XXII^e semaine de synthèse, Paris, Armand Colin, 1963, p. 86.

2. Donald F. MCKENZIE, *La Bibliographie et la Sociologie des textes*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 1991 (éd. anglaise, 1986).

3. Ernst Robert CURTIUS, *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, trad. fr. J. Bréjoux, Paris, PUF, 1956, pp. 368-428.

de lui-même, mais aussi en lui, comme en témoigne la longue histoire des arts de mémoire. Et l'on conçoit qu'il ait parfois recouru aux mêmes artifices pour mettre en mouvement son intelligence ou sa sensibilité: ainsi des mystiques qui composent en eux-mêmes, au départ de leur recherche de l'au-delà, un objet – tel le château de l'âme de sainte Thérèse d'Avila, ce diamant étincelant aux sept demeures.

L'homme tendit donc naturellement à chercher partout dans la nature le témoignage symbolique d'une vie omniprésente. Tout lui apparut comme preuve de la volonté de forces mystérieuses auxquelles il prêta parfois son visage et dont il fit ses dieux. Ainsi se constitua-t-il une mémoire et une explication de toute chose que les générations se transmettaient sous la forme de mythes, en les modifiant et en les complétant. Ce qui montre bien que la pensée primordiale est fondée sur des signes naturels et qu'elle est avant tout temporelle et spatiale.

Cependant, les paysages ont comme les hommes leur histoire, et voici que je m'interroge sur les origines de celui qui m'est cher. La carte géologique nous révèle la présence d'un sous-sol primitif homogène, avant tout granitique, issu de la cristallisation de la croûte terrestre, que des sédiments aujourd'hui disparus ont souvent recouvert au cours des temps. La succession de bosses et de creux qui s'étend devant moi, la profondeur de la vallée dissimulée à quelques centaines de mètres en contrebas de ma demeure témoignent d'un passé singulièrement tourmenté. Quelles ont été les tribulations des éléments qui forment aujourd'hui cette petite contrée, tout au long des milliards d'années qui séparent la constitution du globe terrestre de notre temps? Il faut, pour le concevoir, se souvenir que les grands mouvements de la tectonique des plaques ont fait évoluer sans cesse les boucliers et les plates-formes qui constituaient il y a 3 ou 2 milliards d'années d'immenses continents. De ces bouleversements, le plus sensible dans ma région ne remonte qu'au carbonifère, il y a un peu plus de 300 millions d'années – c'était hier à l'échelle de l'âge de la Terre –, avec l'orogénèse hercynienne et la pénélplanation qui suivit à la fin du primaire. Cependant, dès le début du tertiaire, il y a quelque 70 millions d'années, se firent sentir les contrecoups des

plissements alpins qui secouèrent la pénéplaine et la fragmentèrent en massifs et fossés effondrés le long de multiples lignes de faille. Bien entendu, l'érosion reprit, rivières et ruisseaux attaquèrent les versants et serpentèrent dans les fossés. Soit autant d'éléments qui expliquent le relief du haut Beaujolais et en définissent la position stratégique : à l'est, de l'autre côté des collines du Dun et du Dunet, une pente relativement abrupte correspond au rebord faillé du Massif central et domine la vallée de la Saône. Elle détermine la ligne de partage des eaux entre la Méditerranée, avec la Saône et le Rhône, et le domaine océanique, avec la Loire vers laquelle se dirige le ruisseau situé au pied de ma demeure.

Comment, dès lors, ne pas s'interroger sur les êtres vivants qui, au cours des temps, peuplèrent ces régions ? Souvent, dans mes promenades à travers les forêts couvrant une bonne partie des collines boisées qui m'entourent, j'ai aperçu quelque gibier. S'il est rare aujourd'hui de rencontrer la trace de sangliers qui autrefois venaient du Morvan, il m'arrive d'apercevoir une biche ou un cerf traversant la route devant moi ou s'enfuyant à mon approche ; dans les champs voisins les lapins pullulent et les buses, aujourd'hui protégées, tournoient au-dessus de ma tête. En voyant, à l'époque de la chasse, des voisins vêtus de costumes couleur de terre, l'œil aux aguets et s'efforçant d'avancer sans bruit, je songe parfois aux populations de chasseurs-cueilleurs qui auraient autrefois vécu ici. Ainsi, en cette société de vieille civilisation, subsiste l'instinct de chasse qui incite à tuer pour survivre et invite chacun à manifester sa solidarité avec l'espèce à laquelle il appartient.

Dès lors, l'historien se demande quand les hominiens, qui furent, comme tant d'animaux, d'inlassables explorateurs en quête perpétuelle de niches écologiques, apparurent dans cette région. L'*Homo erectus* qui, en dépit de son petit cerveau, découvrit le feu et semble s'être lancé à la conquête du monde il y a environ 500 000 ans s'y hasarda-t-il ? Nul doute en tout cas que de tels hominiens aient vécu tout près d'ici – on a retrouvé leurs traces à quelques kilomètres. Notre cousin malheureux, l'homme de Neandertal, a lui aussi occupé ces lieux : dans quelles conditions disparut-il pour nous laisser la place ? Et quand *Homo*

sapiens sapiens, sans doute venu d'Afrique, vint-il explorer la région? Mais qu'on ne s'y trompe pas, le paysage d'alors n'était point celui d'aujourd'hui. À l'époque des grandes glaciations s'étendaient là de simples toundras facilement accessibles aux chasseurs-cueilleurs. Certains d'entre eux en tout cas n'habitaient pas loin il y a environ 20 000 ans: souvenons-nous des chasses miraculeuses auxquelles ils se livraient à Solutré, armés de leurs seuls arcs, lorsque, au printemps, le dégel des glaciers alpins transformait l'actuelle vallée de la Saône en fondrière et provoquait l'exode des chevaux sauvages vers les hauteurs qui dominaient la vallée. Jusqu'à une époque très récente, cependant, l'histoire et la tradition, rapportées aujourd'hui encore par un vieux géomètre, nous apprennent que le haut Beaujolais, aujourd'hui largement boisé, fut longtemps couvert de champs peu fertiles sur lesquels les paysans s'acharnaient. Mon village n'était au XVI^e siècle qu'un hameau blotti dans un creux et constitué de quelques modestes maisons regroupées autour d'une petite chapelle; les paysans pratiquaient alentours une polyculture de subsistance fondée sur le seigle, le blé noir et les raves. Ces campagnes semblent pourtant avoir été plus peuplées au XVII^e siècle qu'aujourd'hui. Toute mauvaise récolte y engendrait des catastrophes: entre 1697 et 1716, le nombre des feux de mon actuelle commune diminua de près de moitié. Puis vint au XVIII^e siècle et jusque vers 1840 une longue période de relative prospérité qui se traduisit par une croissance démographique continue. Qu'on ne s'étonne pas dans ces conditions du fait que la région fut si favorable à l'Empire. Comme le capitaine Coignet un peu plus au nord dans la Bourgogne voisine, les fils de paysans partis pour la guerre à l'appel de la Révolution permettaient aux leurs de moins mal subsister avec les maigres ressources du pays et ouvraient comme une fenêtre sur le reste du monde lorsqu'ils revenaient dans leur bel uniforme. Cependant, les familles paysannes cherchaient traditionnellement hors de chez elles un supplément de ressources; elles ont maintenu jusqu'à une date récente une vieille tradition, inaugurée sans doute au XVIII^e siècle, en prenant en pension des nourrissons dont les mères actionnaient souvent les métiers à tisser lyonnais, puis des enfants de la DASS. Et femmes et hommes travaillaient

volontiers à façon lors de la mauvaise saison, la soie, le lin puis le coton pour les marchands lyonnais.

Au total, la prospérité vint toujours de contacts avec l'extérieur. Ce serait en effet une erreur de considérer le haut Beaujolais comme un terroir isolé. Il profita très tôt, peut-être dès que les échanges s'animent – sans doute à l'âge de bronze – de sa situation géographique. Soit un itinéraire déjà fort fréquenté à l'époque gauloise, comme l'explique Strabon, dans cette région où l'on connaissait assurément l'écriture grecque. De nombreux tumulus et une ceinture d'oppidums attestent la vitalité de la culture celte et de la puissance du peuple des Éduens à l'époque où César préparait sa venue. Souvenons-nous encore : à l'aube des temps modernes, les routes du haut Beaujolais qui conduisaient de la Saône à la Loire étaient les plus empruntées de la France monarchique. Des troupes y passaient sans cesse, mais aussi des convois transportant des tonneaux de vin. Il y a quelques décennies, à l'époque où je fis bâtir un chalet, quelques maisons situées au « bourg » portaient encore, peinte au-dessus de la porte d'entrée, l'inscription d'auberge, et se trouvaient regroupées à la croisée des chemins, à côté d'une ancienne écurie dont la haute porte dut accueillir plus d'une diligence venant de Paris par la route d'Autun et de Charolles et se dirigeant vers Lyon. Et durant la dernière guerre, la pénurie d'essence avait réveillé le modeste chemin, jadis large de douze mètres selon un paysan, par lequel passaient les troupeaux de bœufs du Charolais destinés aux abattoirs de Lyon. Soit autant de raisons pour ne point m'étonner si je rencontre, au cours de mes promenades en forêt, des sentiers empierrés, correspondant à d'anciennes routes. C'est sans nul doute à ce trafic routier que le hameau d'autrefois dut sa transformation en commune en 1868, à une époque où un déclin démographique était amorcé. Bien plus, en suivant quelque peu « ma » vieille route, je trouve une maison forte dont la base semble d'époque romaine, qui s'appelle précisément La Garde, et qui protégea – pendant combien de siècles ? – les liaisons Saône-Loire *via* La Clayette, cité de corroyeurs et porte du Charolais. Et Pouilly-sous-Charlieu était, non loin de là, l'un des premiers ports à partir desquels la Loire devenait navigable.